

# 1

*1<sup>er</sup> septembre 1939*

## Ester

L'horloge de la cathédrale Saint-Stanislas sonnait les douze coups de midi quand Ester Abrams s'assit avec soulagement sur ses marches. Elle offrit son visage au doux soleil d'automne, mais la pierre était froide sous ses jambes. Elle songea un instant à retirer son manteau pour s'en faire un coussin, seulement, il était neuf et d'une couleur bleu pâle – qui faisait ressortir celle de ses yeux, d'après sa sœur cadette –, et elle ne voulait pas prendre le risque de l'abîmer.

Ester rougit en y pensant. Cet achat avait été une folie, mais Filip était toujours tellement bien habillé. Sans extravagance – un apprenti tailleur n'était guère plus fortuné qu'une infirmière en formation –, mais toujours avec goût et soin. C'était l'une des premières choses qui avaient frappé Ester, ce jour d'avril, quand il s'était assis à l'autre bout des marches et qu'elle avait brusquement senti la sève monter dans tout son corps, comme les bourgeons devenus fleurs dans le cerisier d'à côté. Elle avait tout de suite baissé les yeux, naturellement, et avait grignoté lentement ses petits roulés aux champignons et au chou fermenté – la spécialité de sa mère – sans en sentir le goût.

Elle n'avait pas osé relever les yeux avant qu'il se lève pour partir. Elle revoyait encore sa longue silhouette élancée,

presque dégingandée ; sa veste au tissu rêche mais coupée avec style ; sa kippa finement ourlée à l'arrière de sa tête. Elle le dévorait du regard quand, tout à coup, il s'était retourné et l'avait regardée droit dans les yeux ; ce fut alors comme si son corps entier rougissait à ce contact, qui aurait dû n'être qu'embarras mais s'apparentait davantage à... de la joie.

Le lendemain, elle était arrivée en avance, fébrile. Mais à midi, il n'y avait aucun jeune homme en vue, rien qu'un vieillard sous un chapeau mou, gravissant péniblement les marches à l'aide de sa canne. Elle s'était empressée d'aller l'aider, en partie parce que sa mère lui aurait dit de le faire, mais aussi dans l'espoir qu'une fois redescendue, elle verrait le jeune homme assis là. Hélas, il n'y était pas, et elle s'était vengée sur son bagel en y mordant avec hargne, une hargne tellement aveugle que ce n'était qu'à la moitié de son repas qu'elle s'était rendu compte qu'il était revenu, au même endroit que la veille. Il mangeait tranquillement son déjeuner en lisant un journal, à ceci près qu'il semblait plutôt regarder au travers que le lire vraiment.

Six longs jours durant, ils avaient mangé à chaque bout des marches tandis qu'à leurs pieds, les habitants de Łódź vaquaient à leurs occupations sur la rue Piotrkowska. Chaque jour, elle se repassait en boucle les phrases qu'elle voulait lui dire, et qui se réduisaient à des bribes insignifiantes au moment d'aller lui parler. Et puis, un jour, une femme était passée entre eux et avait émis un *tss-tss* plein de désapprobation. Lorsqu'ils avaient relevé les yeux, la dame poussait déjà la porte de l'église, et ils n'avaient pu faire autrement que de se dévisager.

Toutes les belles phrases d'Ester s'étaient envolées, et, quand il avait fini par formuler une remarque creuse sur le temps et qu'elle lui avait répondu encore plus bêtement, ils s'étaient souri comme s'ils venaient de conclure un débat du plus haut niveau – peut-être avait-il vainement préparé ses phrases, lui aussi s'était-elle dit ? Une fois ces premiers mots échangés, les autres vinrent plus facilement et, bientôt, ils avaient commencé

non pas à bavarder – ni l'un ni l'autre n'était du genre bavard –, mais à parler simplement de petites choses de leur vie.

— J'aime bien ta kippa, avait-elle dit. La bordure est très jolie.

— Merci. Je l'ai brodée moi-même.

— C'est vrai ?

Il s'était empourpré et Ester avait remarqué que, s'il avait les cheveux bruns, ses yeux étaient aussi bleus que les siens.

— Je suis apprenti tailleur. On fait surtout des vestes, des pantalons et des chemises, mais j'aime beaucoup les...

Il avait tâté la bordure de sa calotte.

— Mon père appelle ça des « fioritures ». Il n'aime pas ça. Il trouve que la broderie, c'est pour les femmes.

— Tu le fais tellement bien qu'il doit sûrement se tromper.

Il avait ri, un peu nerveusement.

— Merci. Je pense que les vêtements devraient exprimer ce que l'on est.

Tout en se rappelant ce commentaire, qui l'avait beaucoup étonnée, Ester ajusta son manteau bleu clair autour d'elle. On lui avait appris que les vêtements devaient être propres, nets et modestes ; jamais qu'ils pouvaient parler d'autre chose que d'une maison bien tenue.

— Dis-m'en plus, avait-elle suggéré.

Ce qu'il avait fait avec plaisir, si bien qu'elle serait volontiers restée là tout l'après-midi, à l'écouter ; sauf qu'elle ne disposait que d'une demi-heure pour déjeuner, et que l'infirmière en chef de son service n'était pas du genre commode. Une seule minute de retard et l'on se retrouvait de corvée de bassin hygiénique tout l'après-midi ; en outre, ses parents avaient fait d'énormes sacrifices pour lui payer sa formation et elle avait à cœur d'honorer leur effort. Elle avait eu du mal à le quitter et à se concentrer sur son travail après cela, mais il serait là le lendemain, et le jour d'après, et elle avait vite chéri ces précieuses demi-heures de milieu de journée. Un rendez-vous qu'il ne manquait jamais. Alors, où était-il aujourd'hui ?

Ester scrutait la rue Piotrkowska avec anxiété. Peut-être avait-il été retenu à son travail, ou y avait-il eu un incident quelconque ? L'atmosphère était étrangement chargée ce matin, les gens plus agités que de coutume, les magasins plus fréquentés. Tous les passants portaient des sacs remplis de légumes, comme s'ils avaient soudain peur d'en manquer. Les vendeurs de journaux criaient plus fort que d'habitude, mais, depuis un mois, Ester avait entendu trop de fois ce fatras de mots angoissants – *nazis, Hitler, invasion, bombardements* – pour leur prêter encore attention. C'était une belle journée d'automne, même si les marches étaient froides. Il ne pouvait sûrement rien arriver d'affreux sous un ciel si bleu ?

Enfin, elle le vit : il se faufilait parmi la foule agglutinée devant la boucherie. Elle se leva à demi, puis se força à se rasseoir. Depuis trois mois déjà, ils se retrouvaient tous les midis au pied de la cathédrale Saint-Stanislas, s'asseyant de plus en plus près l'un de l'autre, pour manger leur déjeuner. Ils discutaient et gagnaient en confiance à chaque nouvelle information échangée. Elle connaissait son nom : Filip Pasternak. Bien entendu, elle y avait associé le sien, juste pour voir – Ester Pasternak – même si elle avait trouvé cela ridicule quand sa petite sœur, Leah, avait fait la même chose. Il était en apprentissage dans l'atelier de couture renommé de son père, n'y jouissait d'aucun traitement de faveur et disait en être heureux ; et qu'il n'était pas censé se marier prochainement, ayant d'abord « du travail à faire ».

La conversation s'était quelque peu grippée à cette déclaration. Ester avait bredouillé qu'il avait certainement beaucoup de talent à apporter à ce commerce, et Filip avait souri en haussant les épaules, avant d'ajouter d'un ton inhabituellement maussade que « les pères n'ont pas toujours raison sur tout ». Tous deux avaient alors regardé autour d'eux d'un air coupable, au cas où quelqu'un aurait entendu un tel blasphème, et l'horloge avait eu le bon goût de sonner la demi-heure, les faisant bondir sur place. Ester avait été de corvée de bassin

hygiénique cet après-midi-là, mais peu lui importait – elle avait d'autres pensées dans la tête.

Elle était presque sûre que ses parents la jugeraient trop jeune pour se marier, ou au moins trop accaparée par sa formation d'infirmière. À vrai dire, elle-même leur serinait depuis deux ans qu'elle ne s'intéressait nullement aux garçons, et que cela n'arriverait probablement jamais. Le sourire entendu que sa mère arborait alors l'agaçait autrefois, mais la réconfortait aujourd'hui. Même s'il n'avait jamais été question de mariage, ou d'un simple dîner, d'une promenade dans le parc ou de quoi que ce soit d'autre qu'un déjeuner sur les marches de la cathédrale. Ce rituel était devenu une sorte de bulle rigide qu'ils étaient tous deux trop timides pour oser briser.

— Ester !

Il l'appela depuis la foule. Un tram arrivait et, l'espace d'un instant, elle crut que Filip allait essayer de traverser devant lui ; mais il recula au dernier moment, le regard hagard, et réapparut quelques secondes plus tard pour s'élancer sur les rails en l'appelant encore :

— Ester !

Elle se leva.

— Filip. Tout va bien ?

— Non ! Enfin, si. Je vais bien. Mais pas le monde, pas la Pologne.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Tu n'as pas entendu ?

Il se tenait deux marches plus bas qu'elle et, pour la première fois, leurs yeux se trouvaient au même niveau, de face.

— Je suppose que non, sinon tu ne poserais pas cette question, dit-il avant de soupirer.

— Eh bien, que s'est-il passé ?

— L'Allemagne nous envahit. La Wehrmacht a franchi nos frontières, plus aucun de nous n'est en sécurité.

— Tu vas devoir aller te battre ?

— Peut-être. S'il en est encore temps. Mais ils avancent vite, et se dirigent vers Cracovie et Varsovie.

— Et Łódź ?

— On ne sait pas encore, mais c'est possible. Nous avons une belle ville, avec beaucoup d'industries. Les Allemands aiment l'industrie.

— Mais ils n'aiment pas les Juifs.

— Non. Il paraît que certains font déjà leurs valises, rassemblent leur or et fuient vers l'est.

— Et ta famille ?

— Mon père ne quitterait sa boutique pour rien au monde. Et même s'il le faisait...

Il s'interrompit et regarda Ester droit dans les yeux, avec gravité.

— Eh bien... ? dit-elle.

— S'il le faisait, je ne partirais pas avec lui. Pas sans toi.

— Sans moi ? s'étrangla-t-elle.

Mais il lui prenait déjà les mains et se mit soudain à genoux devant elle sur les marches étroites.

— Ester Abrams, me ferais-tu l'immense honneur de devenir ma femme ?

Elle le dévisagea, médusée, tandis qu'autour d'eux, la rue Piotrkowska semblait se figer. Deux vieilles dames poussant une brouette remplie de sacs de course s'arrêtèrent pour les regarder. L'une d'elles hocha la tête en adressant un clin d'œil à Ester avant que ses yeux ne reviennent se poser sur le beau jeune homme à ses pieds.

— Je...

— Parce que c'est la guerre, Ester. Dès que j'ai appris la nouvelle, dès que j'ai pensé aux soldats, aux fusils et à l'ennemi marchant sur nous, une seule chose m'est venue à l'esprit : que cela risquait de me priver de toi. Et je me suis dit qu'il était déjà absurde que j'aie passé vingt-trois heures et demie de chaque jour de cet été sans toi, et que je ne voulais pas perdre une demi-heure de plus. Alors, Ester... tu veux ?

— T'épouser ?

— Oui.

— Oui !

Le mot jaillit de sa bouche, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et leurs lèvres se rencontrèrent, et elle se dit qu'elle aussi avait perdu bien trop de temps jusqu'à ce moment. Le monde semblait danser une ronde de joie autour d'eux en même temps qu'un son puissant retentissait à ses oreilles, comme si Dieu faisait soudain chanter tous les anges du ciel. Mais si tel était le cas, il avait choisi un bien étrange chœur, car le son prit bientôt des accents de hurlement sinistre, et ce n'est qu'en s'écartant de Filip qu'elle comprit qu'il s'agissait de la sirène signalant une alerte aérienne par les haut-parleurs disposés dans la rue.

— Vite ! dit Filip en lui prenant la main pour l'emmener dans la cathédrale.

Au-dessus de leur tête, deux avions allemands sombres et menaçants fendaient le ciel bleu. Et Ester ne savait déjà plus si c'était le plus beau ou le plus terrible jour de sa vie.

Question qu'elle se poserait encore de multiples fois au cours des noires années à venir.

*19 novembre 1939*

## Ana

**A**na Kaminski prit le bras de son mari tandis que Filip puis Ester, le rose aux joues, étaient emmenés jusqu'à la Houppa par leurs parents avant de se faire face sous le dais nuptial. Elle sourit en les voyant se regarder – ils avaient l'air tellement heureux de se marier –, et sentit son âme s'apaiser. Elle avait bien fait de venir. Elle avait hésité, lorsque l'invitation lui était parvenue. Peut-être s'inquiétait-elle trop, maintenant qu'elle avait bien dépassé la cinquantaine, mais elle s'était demandé si Dieu approuverait le fait qu'elle assistât à une cérémonie juive. Bartek avait eu le bon sens de se moquer de ses craintes.

— Bien sûr que Dieu veut que tu voies ces jeunes gens célébrer leur amour et leur union ! Il y a bien trop de haine autour de nous en ce moment pour ne pas profiter pleinement d'une telle occasion, quel que soit l'édifice où cela se déroule.

Il avait raison, et elle avait eu honte de douter de la sorte. Les Juifs étaient des gens sérieux, gentils et respectueux, et cela comptait beaucoup, surtout à une époque où s'imposer aux autres semblait devenir la norme. Depuis deux mois et demi, les nazis avaient envahi la Pologne et imposé leurs lois et idéologies rigides à son peuple bien-aimé. Elle enrageait en voyant ces soldats pleins de suffisance parader dans sa ville,

changer les panneaux indicateurs et établir de nouvelles règles sans le moindre respect pour les coutumes, les traditions, parfois même au mépris du bon sens et de la décence.

Jésus avait appris aux hommes à tendre l'autre joue, mais les nazis avaient débarqué en frappant les deux joues d'emblée, et il était difficile de pardonner une offense quand dix autres vous tombaient déjà dessus. En de tels moments, elle se sentait plus proche des chrétiens de l'Ancien Testament – avec leur ardeur pleine de fureur – que du Nouveau Testament, ce qui était assez cocasse pour une fervente catholique comme elle.

Elle balaya la synagogue du regard tandis que le rabbin entonnait un chant mystique et sourd qui résonnait entre les murs peints. À leur arrivée, les invités avaient trouvé le trottoir étincelant de givre devant l'édifice, mais le soleil s'immisçait maintenant par les hautes fenêtres et illuminait les piliers dorés et le mobilier, si bien que toute la salle semblait luire de l'intérieur. Elle devait bien admettre que tout cela n'était pas si différent de sa chère cathédrale Saint-Stanislas, et elle serra le bras de Bartek avec reconnaissance, heureuse qu'il l'ait incitée à venir. De tout l'automne, c'était le moment le plus paisible qu'elle ait vécu.

Ana regarda attentivement Leah, la jeune sœur d'Ester, l'accompagner pour décrire sept tours autour du futur marié, son doux visage empreint de solennité et les yeux rivés au sol – peut-être moins par piété que par souci de ne pas marcher sur la robe de sa sœur, songea-t-elle. Ana se rappela son propre mariage. Il avait beau s'être déroulé vingt-trois ans plus tôt, elle en conservait un souvenir vif. C'était en 1916, au beau milieu d'une autre guerre – la Grande Guerre, disait-on, censée être « la Der des ders »... mais non. Aujourd'hui encore, les forces arrogantes de chaque côté de la Pologne saccageaient ses paisibles villes et villages. Pourquoi ne les laissait-on pas vivre en paix ? Pendant des siècles, la Russie et l'Allemagne avaient considéré le pays natal d'Ana comme un territoire à s'approprier ; en 1918, la Pologne avait enfin retrouvé sa souve-

raineté. Et voilà que ses voisins la violentaient à nouveau, cette fois avec des chars et d'énormes pistolets-mitrailleurs.

Ana frémit et s'efforça de se concentrer sur la cérémonie. Ester était revenue se poster face à Filip, qui souleva délicatement le voile de sa promesse pour signifier qu'il ne chérissait pas uniquement son corps mais aussi son âme. C'était un moment magique, une parenthèse d'amour dans cette période de frayeur, rappelant à tous que, quels que soient les combats auxquels se livrent les puissants, les gens simples n'aspiraient qu'à vivre normalement – à se marier, à avoir des enfants, à fonder une famille. Que pouvait-il y avoir de plus précieux au monde ?

Par réflexe, Ana effleura les papiers professionnels qu'elle gardait toujours dans un vieux tube de poudre dentaire au fond de sa poche. Elle ne savait jamais quand elle pouvait être appelée, et il était toujours préférable de rassurer les parturientes avant d'intervenir. Depuis vingt ans qu'elle exerçait sa profession de sage-femme dans cette ville, elle ne comptait plus les fois où elle avait été appelée pendant un repas, un verre avec des amis ou même au beau milieu d'une pièce de théâtre pour pratiquer un accouchement. De petites contrariétés qui s'effaçaient sitôt qu'elle se mettait au travail. Ce métier était un tel privilège à ses yeux. Chaque fois qu'elle contribuait à mettre un nouvel être au monde, un coin de son âme avait le sentiment d'être en train d'assister à la naissance du Christ, et ce miracle lui ôtait toute fatigue. Quel pouvoir possédaient les chars et les fusils en comparaison d'un tel renouveau ?

Ana contempla Ester et secoua la tête, ébahie par le passage du temps. L'adorable jeune femme qui se tenait devant son futur époux avait été l'un des premiers bébés qu'elle ait fait venir au monde. Elle sortait tout juste de l'école de sages-femmes de Varsovie et redoutait encore d'exercer seule. Appelée aux aurores dans la maison si bien tenue de Ruth, elle avait été accueillie par l'époux de celle-ci, Mordecai, qui l'attendait sur

le seuil en tirant furieusement sur sa pipe. Il avait bondi en la voyant avant de lui prendre les deux mains :

— Dieu merci, vous êtes là. Ma chère Ruth a besoin de vous. Vous prendrez bien soin d'elle, dites ? Tout ira bien, n'est-ce pas ?

Il bredouillait comme un enfant, et elle avait senti le poids de son amour peser sur elle. Ce jour-là, tout leur bonheur reposait entre ses mains ; elle s'était rappelé que ces mains avaient été formées dans la meilleure école de sages-femmes de Pologne, et, après une brève prière à Dieu, s'était empressée d'entrer dans la maison.

Au bout du compte, elle n'avait eu aucun mal à exaucer le vœu de Mordecai, Ruth étant jeune, en bonne santé et accompagnée d'une mère pragmatique qui l'avait forcée à serrer les dents et à pousser dès qu'Ana le demandait. La petite Ester était arrivée en moins d'une heure, après quoi Mordecai s'était rué dans la chambre en la couvrant d'éloges. Ana lui avait assuré que c'était sa femme qui avait fait tout le travail avant de se mettre en retrait. Il avait alors embrassé tendrement son épouse puis avait pris le bébé dans ses bras comme si c'était la chose la plus précieuse au monde. Et aujourd'hui, ce bébé était une femme.

Ana écouta Ester jurer fidélité à Filip d'une voix claire et assurée. Ils formaient vraiment un beau couple tous les deux, aussi timides et passionnés l'un que l'autre par la voie qu'ils avaient choisie dans la vie. Elle retrouvait un peu d'elle-même en Ester. Celle-ci envisageait sa carrière d'infirmière avec le plus grand sérieux et espérait qu'à l'instar d'Ana, elle pourrait continuer de suivre sa vocation tout en ayant une famille à elle. Bientôt, ce fut au tour de Filip, fier et droit comme un I, de prêter serment face à sa future femme. Le seul avantage de cette Occupation, songea Ana, c'est que les jeunes hommes n'étaient pas encore appelés à se battre, raison pour laquelle Filip et son témoin, Tomaz, pouvaient être présents actuellement. Qui sait si ce Reich vorace n'allait pas un jour les mobi-

liser ? Mais Hitler ne devait tout de même pas être assez fou pour demander à ses ennemis de se battre pour sa cause, ce qui laissait au jeune couple une chance de vivre ces prochaines années côte à côte.

Malheureusement, le pauvre garçon ne pouvait plus travailler. La région de Łódź avait été annexée par le Reich et, deux semaines plus tôt, les Allemands avaient interdit aux Juifs de travailler dans les industries textiles ou du cuir – loi ayant mis instantanément presque cinquante pour cent de la communauté locale au chômage. L'apprentissage de Filip se trouvait du même coup terminé et son père avait été contraint de céder son cher atelier à un gros Allemand aux doigts boudinés, dénué de talent.

La ville n'en serait que plus pauvrement vêtue et, pendant ce temps, les nouveaux responsables de Łódź avaient émis un ordre de « travail obligatoire » pour les Juifs. Ils les arrachaient de leurs maisons et de leurs bureaux pour les envoyer détruire les monuments polonais, balayer les trottoirs et changer les panneaux de signalisation. L'autre jour, Ana avait croisé deux hommes qui pleuraient ouvertement en arrachant les nobles panneaux de la vieille rue Piotrkowska pour les remplacer par de nouveaux indiquant *Adolf-Hitler-Strasse*. Les nazis faisaient de même dans toutes les rues de la ville, effaçant les noms séculaires au bénéfice de noms allemands arrogants. Aucun bon Polonais n'utiliserait les nouveaux noms, mais ils étaient là à les narguer, tout de même.

Et puis, il y avait les brassards. L'ordre était tombé il y avait quelques jours à peine : tous les Juifs devaient porter un brassard jaune de dix centimètres de large juste sous l'aisselle, un emplacement choisi pour créer un maximum d'inconfort. C'était comme si le Moyen Âge recommençait. Tant de chefs despotiques avaient imposé le port d'un insigne particulier aux Juifs au cours des siècles, afin d'éviter tout « brassage accidentel » – comme si les gens ne se parlaient pas, ne connaissaient

pas les familles ou les histoires des autres ; comme s'il était du ressort de l'État de décider qui pouvait épouser qui.

Ana avait croisé Ruth et Leah dans la rue l'autre jour ; les deux sœurs s'inquiétaient de l'impact de cette décision sur les tenues de mariage qu'elles avaient soigneusement choisies, et priaient pour que ce maudit décret ne soit appliqué qu'après le grand jour. Mais non. Les SS – les représentants les plus terribles et les plus sadiques des nazis – avaient arpenté les rues toute la semaine, pointant leurs armes sur tout Juif non marqué en jaune... et appuyant parfois sur la gâchette. Le vieil Elijah Aarons, le meilleur boulanger de la ville, ne ferait plus de *kolaczki* ou de *szarlotka* pour ravir ses innombrables clients ; il avait été abattu dans sa propre boutique, pour avoir argué qu'il n'avait pas encore trouvé suffisamment de tissu jaune pour entourer son considérable biceps. Tous les membres de la congrégation réunie ce jour, à l'exception d'Ana et de Bartek, se trouvaient donc contraints de subir cette humiliation. Même la pauvre Ester avait dû s'y plier, bien que quelqu'un de malin – Filip, très certainement – ait cousu d'étincelantes bandes dorées autour de ses deux bras, lui conférant un style de reine plus que de paria.

La cérémonie touchait à sa fin. Ana s'arracha à ses sombres pensées pour revenir à l'instant présent, cependant que le voile d'Ester se soulevait à nouveau et que le rabbin prenait un verre afin que les époux y boivent à tour de rôle. Une fois le verre vidé, il le glissa dans un sac de velours, tira sur le cordon et le posa au sol devant Filip. Le jeune marié regarda Ester, qui sourit pour l'encourager et lui prit la main. La communauté avança tandis que Filip levait le talon et l'abaissait brusquement sur le verre. Ana entendit le premier craquement avant qu'il ne soit noyé parmi les acclamations de « Mazel tov » et, se joignant au groupe, elle se dit que toutes les cultures pouvaient se sentir unies dans la bénédiction d'un mariage heureux, quelles que soient les langues ou les religions.

Elle se tourna pour embrasser son propre mari alors que, tout autour d'eux, les gens bavardaient joyeusement, s'embrassaient et se pressaient pour soulever les mariés et les faire défiler dans la synagogue. La fête aurait lieu dans la salle derrière l'édifice, mais on aurait juré qu'elle commençait déjà en voyant tous ces brassards jaunes tournoyer en un cerceau d'or autour du jeune couple. Ana vit Ester rire aux éclats lorsque sa main fut arrachée de celle de Filip par Tomaz, qui la hissa sur des épaules prêtes à l'accueillir, avant de jucher Filip sur les siennes. Alors que le couple était porté sous les vivats dans la synagogue, et que les applaudissements des invités prenaient un rythme exubérant, les portes s'ouvrirent tout à coup avec fracas et des coups de feu résonnèrent dans le bâtiment. La foule se figea lorsque des soldats SS firent irruption en criant en allemand : « *Raus, raus !* » Sortez.

Ana vit les SS pointer leur fusil sur Ester, encore perchée sur les épaules qui la portaient, et s'interposa sans réfléchir :

— S'il vous plaît, dit-elle en allemand. C'est un mariage.

L'officier la regarda, surpris. Elle avait appris cette langue étant enfant et la parlait couramment. Cela lui avait été fort utile au fil des ans, car nombre de ses patientes étaient des Allemandes ayant émigré en Pologne ; mais jamais elle n'aurait cru devoir un jour l'employer avec des soldats.

— Un mariage ?

Tout en scrutant la foule, l'officier leva un bras pour retenir ses hommes derrière lui, ce qui laissa à Ester et Filip le temps de remettre les pieds sur terre. Il eut un rire mauvais.

— Un mariage juif ! C'est exactement pour empêcher ça qu'on est là, madame. Pas question de laisser cette vermine se reproduire. Il y en a déjà bien assez.

Il la regarda de haut en bas, avisant son beau manteau dénué de brassard.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je célèbre l'amour, affirma-t-elle fièrement.

Le rire se fit cette fois plus sombre, plus menaçant. Du coin de l'œil, Ana vit Tomaz monter la garde tandis que Ruth et Mordecai faisaient sortir les mariés par la porte de derrière. Elle était heureuse qu'ils puissent s'enfuir, mais le reste de la communauté était toujours en danger. Les parents de Filip, Benjamin et Sarah, s'efforçaient de calmer tout le monde et de contenir la panique qui montait.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda-t-elle avec un effort surhumain pour rester polie.

— Ce que je veux ? Détruire ce sale bâtiment et tous ces salauds de Juifs avec, voilà ce que je veux, madame. Eh, toi ! Ne bouge pas !

L'homme venait de repérer la porte de derrière par laquelle d'autres invités essayaient maintenant de s'éclipser. Il s'y dirigea à grands pas et ramena à l'intérieur la demoiselle d'honneur d'Ester. Ana sentit son cœur se serrer. Du haut de ses quatorze ans, Leah paraissait presque adulte quand elle était entrée derrière sa sœur, avec son chignon blond sur le haut de la tête et un soupçon de maquillage rehaussant ses traits ; mais elle ressemblait maintenant à une petite fille terrorisée, et pour cause : les fusils étaient si gros, vus de près, si affreusement puissants. Si les SS décidaient de s'en servir ici, les invités de Ruth et de Mordecai ne pourraient y échapper.

— S'il vous plaît, répéta Ana. Laissez-les partir. Il y a des personnes âgées ici, et des enfants.

— Des enfants *juifs* !

— Des enfants tout de même.

Il la toisa, le visage déformé par la haine.

— Ce n'est pas pareil, grogna-t-il. Les Juifs sont un fléau sur cette terre, et il est de notre devoir de les éradiquer.

Ana en eut le souffle coupé. Elle avait vu des Juifs forcés de remplir des trous avec du sable, de fermer leurs boutiques et de se terrer chez eux, mais, jusqu'à cet instant, elle n'avait pas pris la pleine mesure de la haine des nazis contre eux. Il ne s'agissait pas d'un simple mépris ; c'était une animosité fana-

tique. Soudain prise de vertige, elle sentit le bras fort de Bartek se poser autour de sa taille comme il avançait :

— Et nous vous en remercions, intervint-il avec calme dans un allemand moins parfait mais tout à fait compréhensible. Simplement, quels sont vos ordres pour aujourd'hui ?

Ana faillit s'indigner de cette apparente complicité avant de voir que les mots de son mari faisaient mouche : l'officier sembla tout à coup perdre un peu de son assurance. Les ordres. Bartek visait juste. C'était à ça que répondaient ces automates.

— Nous avons l'ordre de détruire toutes les synagogues de Łódź.

— Mais pas les gens ?

— Pas encore, jeta-t-il avec un soupçon d'hésitation.

— Dans ce cas, pour l'heure, vous devriez les faire sortir d'ici afin que, de la rue, ils puissent voir leur lieu sacré s'écrouler devant eux.

— Absolument ! s'écria l'officier. Ce sera une humiliation et un avertissement de la puissance du Reich ! *Raus* ! beugla-t-il, avant que ses hommes ne reprennent l'injonction avec zèle.

Leah ouvrit la marche vers les portes et tous se bousculèrent pour s'enfuir avant que le bâtiment ne soit détruit au-dessus de leurs têtes, comme cela avait eu lieu tant de fois dans l'histoire. Bartek se laissa tomber contre un pilier, la tête entre les mains.

— Mon Dieu. Qu'est-ce que j'ai dit ? gémit-il. C'était horrible.

— C'était malin et courageux et tu viens de sauver la vie de tous ces gens, le réconforta Ana.

— Pour l'instant, peut-être.

Elle savait qu'il avait raison, pensait Ana comme ils se précipitaient tous vers la rue Piotrkowska – désormais Adolf-Hitler-Strasse. Les envahisseurs avaient pris leur ville, et maintenant, ils allaient diviser sa population. Simplement parce qu'un imbécile avait décidé que la petite fille qu'elle avait fait venir au monde, dix-huit ans plus tôt, nue et innocente, avait moins de valeur qu'une autre et devait être éliminée de la surface de

la terre, ainsi que tous ses semblables. Ce n'était pas seulement la guerre, mais la fin de la civilisation et, tandis qu'elle rentrait chez elle, toute la beauté de cette magnifique cérémonie disparut de son esprit, remplacée par un terrifiant pressentiment. Il ne lui restait plus qu'à prier pour qu'Ester et Filip passent quelques jours heureux ensemble car ils auraient besoin de toutes leurs forces dans les semaines et mois à venir.